

Face à la déraison du monde

Pierre Raphael Pelletier, *Autobiographies d'un cri*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1995, 85 pages

Margaret Michèle Cook

Number 83, September 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41994ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cook, M. M. (1995). Review of [Face à la déraison du monde / Pierre Raphael Pelletier, *Autobiographies d'un cri*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1995, 85 pages]. *Liaison*, (83), 43–43.

Face à la déraison du monde

F Nous portons tous en nous un cri angoissé plus ou moins fort : cri de vie, cri de mort, cri d'amour et cri du besoin d'être aimé. Face aux maintes formes de ce cri, nous pouvons tenter l'assouvissement, plaider ignorance sans doute à notre péril ou écouter. Ce dernier choix est celui de Pierre Raphaël Pelletier dans son dernier recueil de poèmes, *Autobiographies d'un cri*.

Le recueil débute avec le quotidien qui «bafoue nos esprits» et se termine avec «le sacerdoce d'un cri». Il s'inscrit d'emblée dans la lignée de la poésie contemporaine qui scrute les petits détails du quotidien. À mon sens, ces pages sur les différents aspects du quotidien constituent les pages les plus fortes du recueil. D'une part, l'appréciation de certains détails, par exemple de jeunes merles (page 26), est manifeste. De plus, le rapport à l'autre se constitue de composants mémorables : «tu manges une prune au lit» (page 13). Mais d'autre part, le quotidien, qui est muni de dents et d'un «œil gris de cyclope», se montre avant tout «jovialement pernicieux» (page 24). Son aspect destructeur est mis en relief ; il équivaut à la «fosse commune» (page 11) avec toute l'ironie que peut contenir cette expression. Ce que Pelletier contribue donc à l'appréhension du monde est son sens de l'ironie qui est partout sous-jacente sinon explicite :

s'entre-dévorent
les idéologies
qui divisent les nations
comme des pointes de pizza
trop garnies (page 40)

Le discours du poète est ancré dans l'ici-présent de la rue Dalhousie, de la rivière des Outaouais ou de Guatemala City. Néanmoins, c'est un monde rempli d'une certaine nostalgie, car celui-là «ne dorlote plus les poètes» (page 21). De plus, les cris ne s'y révèlent que ceux des mouettes, car nous ne savons même plus voler (p. 19). Mais un monde de nostalgie est aussi un monde où se découvre un certain espoir ou du moins sa possibilité :



Si les libertés de la ville
baignant dans ses regrets
pouvaient sortir de ses baisers
des attendrissements
aux vases communicants
emmèneraient hommes et femmes
à pousser leurs cris
parmi tous les liquides
que les égouts charrient (page 28)

D'une certaine façon, nous vivons toutes
et tous dans la solitude, mais le poète nous
montre que nous pouvons et même nous

nous devons de poursuivre notre recherche (impossible ?) de «communalité» et de solidarité. De plus, un peu paradoxalement, c'est ce cri qui nous fait vivre, c'est-à-dire qui fait que nous ne nous contentons pas du quotidien «blasphématoire».

Le poète s'efforce donc de remplir le vide. Il cherche à le faire «hors mots», à travers «Esta», et dans «nos éternités», mais il doit nécessairement revenir au cri.

En fait, son rapport aux mots ne paraît pas entièrement clair, ce qui ne semble pas simplement dû à une ambivalence : il se révolte contre les mots, mais en même temps il tâche de se donner des mots.

Cependant, en fin de compte, il ne s'agit pas pour ce poète de l'action de l'écriture, bien que le plaisir d'écrire soit énoncé à la première page du recueil, ni de se faire entendre *écrivain* comme le propose François Paré pour certains écrivains de l'exiguïté dans *Les littératures de l'exiguïté* (Hearst, Le Nordir, 1992, page 25), mais de se faire entendre *criant*. Ce qui est mis en scène est le désir de crier contre la

hantise de la mort et du vide. D'ailleurs, l'identité ne peut que se situer dans ce cri, dans ces autobiographies d'un cri — que ce soit celui du poète, celui des Franco-Ontariens, ou celui de tous ceux et celles qui cherchent à défier le quotidien.

MARGARET MICHÈLE COOK
UNIVERSITÉ D'OTTAWA